

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-Pierre Gourdeau, *La littérature négro-africaine d'expression française*, Collection Thema/Anthologie, Paris, Librairie Hatier / 1973.

par M. Ngal

Études littéraires, vol. 7, n° 3, 1974, p. 489-491.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500349ar>

DOI: 10.7202/500349ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Jean-Pierre GOURDEAU, **La littérature négro-africaine d'expression française**, Collection Thema / Anthologie, Paris, Librairie Hatier / 1973.

Il ne s'écoule pas une seule année — pour ne pas dire un trimestre — sans que les lettres francophones ne s'enrichissent d'une publication importante sur la littérature négro-africaine. Ceci est un indice certain de l'intérêt (de l'engouement) croissant que connaît celle-ci. Il convient cependant de souligner que ces nombreuses publications — de valeur très inégale — laissent une ambiguïté assez inquiétante. On pourrait se poser la question : pourquoi cet engouement ? Quel en est le « background » ?

Sommes-nous en présence d'un intérêt réel ou d'une nouvelle « vogue du nègre et de son art » ? Ils se comptent par centaines ceux-là qu'on pourrait appeler « voyageurs de la saison sèche » qui, après avoir lu l'une ou l'autre des anthologies négro-africaines, se lancent dans l'aventure d'une publication hâtivement rédigée sur la « littérature nègre ». Les résultats sont souvent décevants : dans de nombreux cas, la vision du Noir et des problèmes négro-africains est déformante.

La littérature négro-africaine d'expression française de la collection Thema/Anthologie sort des sentiers battus en ce qu'elle accorde une certaine place à la littérature orale qui renferme autant de richesses que la littérature écrite et qui, par ailleurs, continue d'inspirer celle-ci. Le choix des œuvres n'est malheureusement pas toujours très heureux. On peut regretter que l'auteur n'ait pas exploité à fond son intention première : le lecteur s'étonnera de voir assimiler purement et simplement à la pure oralité *les Contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop et *Le pagne noir* de Bernard Dadié. Je ne voudrais pas

ouvrir ici un débat sur le caractère élaboré de ces deux œuvres. Mais il eut été préférable de les ranger dans la littérature écrite et de réserver la première section de l'ouvrage à des œuvres proprement de littérature orale.

Le lecteur s'étonnera également de la vision manichéenne imprimée par M. J. P. Gourdeau à l'ensemble de l'ouvrage. Le plan présente en effet l'univers négro-africain de manière antithétique : Noir/blanc ; Refus ; Noir/noir ; Jeune/vieux ; Politique en noir/blanc ; Ville/brousse. Question de méthode, sans doute ! qui peut donner des résultats féconds. Et lesquels ? Mais l'impression d'ensemble qui s'en dégage est celle du Noir éternellement en opposition, posé face à son ancien maître, (re)-défini toujours par référence à celui-ci. On se trouve en présence de ce stéréotype hérité de la vision coloniale, qui continue de caractériser le canon d'une certaine critique des anciennes Métropoles peu soucieuse des distances prises depuis quelques années par la critique universitaire africaine. On se reportera au Colloque de Yaoundé sur la critique littéraire en avril 1973 et aux préparatifs qui ont précédé cette rencontre, publiés par la revue *Présence Africaine* en son Bulletin intérieur du deuxième et troisième trimestre 1970 :

Chaque société a ses normes d'appréciation. Celles-ci sont partie intégrante de l'éthique de la vie. Les courants extérieurs, si généreux soient-ils, ne sauraient remplacer l'effort personnel de recherche et de confrontation qui seul, permet d'éclairer le jugement à travers le contexte d'une civilisation spécifique.

Les œuvres artistiques et littéraires de l'Afrique sont présentées au peuple africain, son destinataire légitime, par la critique occidentale. Celle-ci apprécie, consacre ou désavoue la démarche de nos créateurs. Elle s'arroge le droit de tracer

les lignes directrices, d'intégrer dans des catégories élaborées par elle, une part importante de notre patrimoine culturel. L'on est grand écrivain, grand peintre, grand sculpteur, par la volonté des tenants de telle ou telle école de Paris ou de Londres, de Bruxelles ou de New York. Et, très souvent, si ces marques extérieures de considération flattent le peuple africain, celui-ci ne se sent pas profondément concerné... etc...

Cette prise de position me paraît parfaitement conforme aux progrès récents de l'anthropologie. Il se constitue en effet une « anthropologie différente, autrement orientée » : a) dynamique qui tient compte du « mouvement interne des sociétés, des forces internes qui les constituent tout autant qu'elles les modifient ; b) critique, car elle ne s'en tient pas... à l'affirmation des théories officielles qui les justifient » (G. Balandier : *Anthropo-Logiques*, chap. « Ordre traditionnel et contestation », P.U.F. 1974, p. 221-222). Si l'anthropologue a pris conscience d'un changement d'optique dans l'approche des réalités africaines, pourquoi le critique littéraire s'en tiendrait-il à un mode d'approche du fait littéraire négro-africain « gelé », « figé », colonial, en retard sur les progrès réalisés par les sciences humaines, notamment par l'ethnologie ? Sur ce terrain, les critiques littéraires africains sont en avance sur leurs homologues occidentaux en ce qui concerne l'approche de la littérature négro-africaine. Il s'agit en somme, en paraphrasant G. Balancier, d'élaborer une critique de « l'actuel littéraire africain ». Si le colloque de Yaoundé n'a pas clairement dégagé ces critères, il a fait cependant progresser d'un pas de géant la critique littéraire en Afrique par la prise de conscience du mal dont elle souffrait, comme d'un préalable indispensable. Mais depuis lors, un progrès a été fait. Il se dessine un cou-

rant très net dans la critique littéraire universitaire, qui cherche les critères d'appréciation non plus, par référence au canon élaboré au bord de la Seine, mais dans la tradition africaine. Démarche non arbitraire. Nos œuvres littéraires, en effet, sont très enracinées dans la tradition. Ainsi un roman de Mogo Beti ou d'Oyono est vu d'abord, dans cette optique, comme un roman d'enracinement (cfr : Th. Melone : *Mongo Beti, l'homme et son destin*, Présence Africaine ; Ngali : *L'Enracinement* in *Les Nouvelles Littéraires*, 3 déc. 1973 ; voir J. Falq et M. Kane : *Littérature africaine, Textes et travaux*, Les Nouvelles Éd. Africaines et Nathan/Afrique, 1974). Ce renversement d'optique trouve sa meilleure illustration dans la série audiovisuelle de 13 films sur la littérature négro-africaine produite par l'Équipe de l'Université Laval avec la collaboration et la participation des professeurs africains. Le principe de base — implicitement affirmé — est le dépassement de l'opposition oralité/écriture. L'oralité féconde l'écriture ; l'écriture devient un support de celle-là. Il ne s'agit pas d'un « retour à l'oral » mais d'une « participation aux verbi-voco-visuel explorations » (McLuhan).

Dans cet ordre d'idées, la réalisation de l'Université Laval peut être considérée comme un événement et une révolution dans la critique littéraire africaine et dans la critique tout court.

*
* *

Cette longue mise au point me paraissait nécessaire à une époque où une certaine opinion conservatrice, néo-coloniale et paternaliste continue d'ignorer systématiquement la reprise en main par les Africains de leur « destin littéraire » et de considé-

rer la littérature africaine comme un sous-produit de l'Europe. Par ailleurs, elle en appelle une autre. Nous échappons également à l'accusation du culte à outrance de la « différence », de l'« originalité » et de la « spécificité », qualifié d'« esthétisme intellectuel bourgeois, fourvoyé sur les traces de l'ethnologisme attardé » (Kaïl Zamiti, *Système impérialiste contemporain, phénomène de dépendance...*, in *Sociologie de l'Impérialisme*, sous la direction d'Anouar Abdel Malek, Éd. Anthropos, 1971, p. 525 ; P. Hountondji : *Libertés, Contribution à la Révolution Dahoméenne*, Éd. Renaissance, 1973, p. 48 : « Mais ce qui est dangereux, c'est que cette préoccupation légitime en vienne à masquer les liens essentiels entre notre environnement et les autres, et à produire l'illusion que l'Afrique est, et sous tous les rapports, différente des autres continents. Cela aboutit fatalement à tuer dans l'œuf tout sens des problèmes, toute conscience de relativité... ». Et de conclure : « Peut-être est-il temps aujourd'hui de reconnaître courageusement que nous avons fait fausse route, que nous avons été victimes de ce qu'il faut bien appeler l'idéologie africaniste : idéologie selon laquelle, les problèmes africains seraient absolument spécifiques, les sociétés africaines absolument originales, et par suite, les besoins des Africains absolument différents des exigences universelles de l'homme raisonnable « ce qui permettrait à l'occasion de leur réserver un traitement différent, en bafouant impunément et sans risques, leur soif de liberté et de justice. » » p. 50.

La position de P. Hountondji pourrait paraître absolue mais il n'en est rien. Car « le vrai débat, dit-il, le débat décisif n'est pas entre l'Europe et l'Afrique, il est intérieur à l'Afrique elle-même. Plutôt que d'opposer globalement la civilisation africaine à la

civilisation européenne, il faut être attentif au contraire, à la pluralité des opinions au sein même de l'Afrique » (p. 36). La solution des problèmes africains n'est pas à chercher dans un universel insuffisamment défini, mais dans son dynamisme intérieur, dans sa capacité créatrice. Et c'est cette capacité de l'Afrique à se renouveler sans nécessairement devoir se référer à des modèles extérieurs, qui paraît être la condition première de sa marche en avant.

C'est dans ce cadre d'une problématique générale de l'approche des problèmes africains qu'il fallait replacer l'Anthologie de M. J. P. Gourdeau. À côté des qualités de l'ouvrage que nous soulignerons dans un instant, il convient de relever la part relativement mince du nombre d'auteurs : 24 écrivains seulement ! L'auteur donne trois extraits d'Oyono tandis que Mongo Beti est passé sous silence ! Quatre extraits de Sembène Ousmane ; quatre de Bernard Dadié ; cinq poèmes de L. S. Senghor ; trois extraits d'Aimé Césaire. Quel est le critère qui a présidé au choix des auteurs ? Pourquoi le privilégier de certains ? L'oubli de certains grands ? On se trouve donc en présence d'un choix d'auteurs et de textes qui laisse le lecteur un peu perplexe.

Nous serions injuste si nous passions sous silence la qualité des introductions. Elles sont, dans l'ensemble et dans la perspective de l'auteur, bonnes. Les notes faites suivant les exigences de la collection pourront susciter chez l'élève la réflexion. Sur le plan didactique et technique, l'ouvrage rendra, moyennant la correction des réserves que nous avons formulées sur la vision déformante de l'univers littéraire négro-africain, les services que l'on peut attendre.

M. a M. NGAL